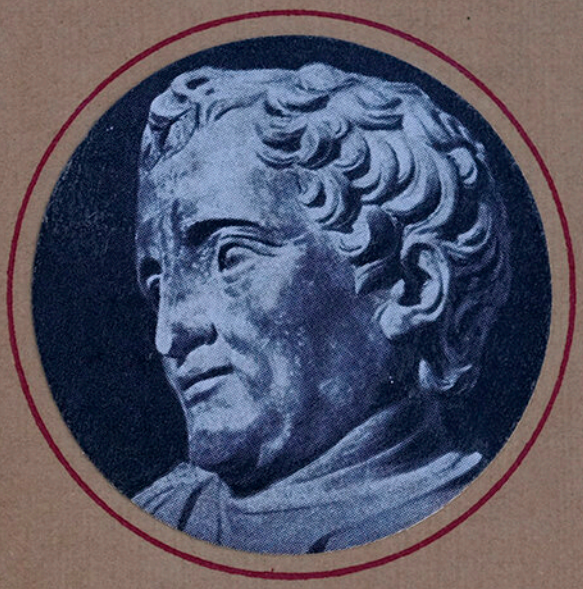
MAITRES ANCIENS et MODERNES

SOUS LA DIRECTION

de GUSTAVE GEFFROY

DE L'ACADÉMIE GONCOURT



GIOTTO

PAR

ALICE MEUNIER

ΑΤΟΣ

EDITIONS NILSSON . PARIS

Photo Alinari.

PORTRAIT DE GIOTTO, PAR MINO DA FIESOLE

Médaillon en haut-relief

(Florence. Santa Maria del Fiore).

F.

1A/5

MAITRES ANCIENS ET MODERNES

SOUS LA DIRECTION DE

GUSTAVE GEFFROY, DE L'ACADÉMIE GONCOURT

GIOTTO.

PAR

Alice MEUNIER

Credette Cimabue nella pintura
Tener lo campo : ed ora ha Giotto il grido,
Si che la fama di colui è escura.
(DANTE, *Purgatorio canto* XI.)

AVEC UNE PRÉFACE DE GUSTAVE GEFFROY

hg Calligo
Sept 1925

ÉDITIONS NILSSON

8, RUE HALÉVY, 8

PARIS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.
Copyright by Editions Nilsson 1925.

PRÉFACE

PRÉFACE

L'AUTEUR de ce livre, Mlle Alice Meunier, apporte à la collection des « Maîtres anciens et modernes » son amour de l'Italie et de l'art italien. Elle a vécu par delà les Alpes de nombreux jours. A Rome, qui est à l'aboutissement de ce monde renaissant, et dans toutes ces villes, de Pise à Florence, de Padoue à Sienne, de Pérouse à Assise, devant les monuments si simples d'aspect, et devant les fresques, richesse de la décoration intérieure, elle a contracté la fièvre de l'enthousiasme, elle a senti grandir en elle la foi au culte de l'art. C'est le sentiment le plus fort et le plus haut qui puisse satisfaire l'élite humaine. Par lui, on oublie les luttes et les misères de la vie, on peut apaiser les chagrins, supporter ce qui est trivial, ennoblir la douleur.

Le but principal de cette collection, consacrée aux artistes, est d'enseigner à tous cette manière de donner un intérêt passionné à l'existence, de l'élever au-dessus de la vulgarité toujours prête à l'envahir. Les artistes sont les dispensateurs de cette religion de l'art, qui offre à tous ceux qui sauront la servir des modèles de beauté et de sensibilité. L'art double la vie, l'amplifie et l'exalte, lui donne à la fois la passion et la sagesse. Voici donc Giotto, qui est l'un des premiers, sinon le premier, parmi les initiateurs que furent les artistes italiens. Vous allez lire le récit de sa vie et l'exacte énumération de ses œuvres. Je ne puis, en préface à ce récit vivant, que manifester l'émotion profonde ressentie devant la première apparition de l'œuvre du grand artiste lors d'un voyage à travers l'Italie, alors que je ne connaissais de Giotto que le *Saint François* exposé au Louvre, dans la petite salle des Primitifs italiens.

Ce ne fut pas le peintre que je connus le premier, mais l'architecte et le sculpteur, et Giotto, dès l'abord, se révéla comme l'un de ces grands hommes universels qui précédèrent les temps de la Renaissance. Le Campanile de Giotto! La mémoire garde à jamais le surgissement de la haute tour quadrangulaire élevée si proche de Sainte-Marie-des-Fleurs qu'il n'y a guère, entre

elle et la cathédrale, que l'étroit passage d'une ruelle. Elle est, comme le Baptistère, comme la Cathédrale, recouverte de revêtements de marbre, où des formes géométriques, rectangulaires, carrées, losangées, circulaires, sont tracées par des bandes de marbre grises et rouges. Charles-Quint demandait pour le Campanile un écrin, et il a, en effet, les apparences d'un objet précieux. Mais ni la force ni la grandeur ne lui manquent. Il monte d'un seul élan, malgré les détails qui l'enrichissent, à une hauleur de 85 mètres, que Giotto voulait allonger jusqu'à 94 mètres par un clocher en pyramide. La première pierre fut posée le 18 juillet 1334. Giotto fut choisi pour succéder à Arnolfo di Cambio, architecte de Sainte-Marie-des-Fleurs. Le chroniqueur florentin Giovanni Villani s'exprime ainsi : « La direction des travaux fut confiée à maître Giotto, notre concitoyen, le plus souverain maître en peinture de son temps, et celui qui sut le mieux reproduire les figures et les gestes d'après nature. »

C'est un peintre, en effet, et l'on verra dans ce livre, par le détail, l'œuvre qu'il a élaborée aux murailles d'Assise, de Padoue, de Florence, œuvre forte et hardie, audacieuse et tranquille, qui proclame, contre les formes religieuses byzantines, la variété de la nature, le droit d'observation et de

création, la mise en liberté de l'art. Ces définitions s'appliquent aussi aux sculptures pareilles à des tableaux en bas-reliefs encadrés par les losanges et les hexagones tracés par Giotto, architecte décorateur, aux étages inférieurs du Campanile. Ce sont des scènes représentatives de la réalité, des symboles et des figurations exactes, la Science, la Tempérance, la Force, le Travail, l'Astronomie, l'Equitation, l'Agriculture, le Commerce, le Tissage, la Céramique, le Métal, la Peinture, la Sculpture, la Philosophie, la Musique, la Grammaire, l'Arithmétique, la Navigation, avec des personnages tels que Ptolémée, Apelle, Phidias, Platon, Aristote, etc.

Que Giotto succède à Cimabue, qu'il ait été découvert par lui, qu'il l'ait eu pour maître, c'est admis, et on peut l'admettre. Mais il fait, en réalité, une révolution contre Cimabue. Avec Brunelleschi, avec Donatello, il découvre la nature par la divination subite de l'Antiquité retrouvée. Sur la vue des quelques œuvres intactes, des ruines, des fragments, ces grands artistes ont appris la science et la mesure, les proportions et le modelé, la plus grande vérité des choses. Ces conquêtes nous paraissent simples aujourd'hui, mais pour s'emparer de ce monde presque disparu, fragmenté, brisé par la haine, enfoui sous la pous-

sière du temps, il fallait des hommes de génie au cœur simple, à l'intelligence directe, à l'esprit de haut vol. Le trio du peintre, de l'architecte, du sculpteur, fut ainsi. Dé Giotto, qui vint le premier, on sait qu'il travailla comme mosaïste à Saint-Pierre et à Saint-Jean-de-Latran, qu'il connut la beauté des temples antiques et des basiliques chrétiennes, la richesse des matériaux employés par les Césars et par les Papes. Ajoutez l'influence de Giovanni Pisano, de François d'Assise, peut-être de Dante, et ceci dit, il fallait un Giotto pour s'assimiler, sans déperdition de sa propre individualité, ce flux d'art et de vie qui lui arrivait de tous côtés. Les hommes qui possèdent le don de Giotto ne distinguent pas entre les apports de l'art et de la vie, ou s'ils distinguent, ce n'est que pour trouver dans l'art la preuve de la vie, et une raison de plus de prendre à la nature tout ce qu'ils pourront apercevoir et ravir de richesse et de nouveauté.

L'observation des êtres, de leurs mouvements, de leurs sentiments, de leurs passions, domine l'œuvre de Giotto, qui est un défilé sans fin de formes et de gestes, une arrivée en foule de pensées nées de tous les actes et de toutes les intentions de la vie. C'est ainsi pour les bas-reliefs du Campanile, conçus, dessinés par Giotto, exécutés

par Andrea Pisano. C'est ainsi pour les fresques de la vie de saint François et des scènes du Nouveau-Testament dans les deux églises d'Assise. C'est ainsi pour l'histoire de la Vierge et de Jésus aux murailles de l'Arena à Padoue. C'est ainsi pour une nouvelle vie de saint François dans la chapelle Bardi et la vie de Jean-Baptiste dans la chapelle Peruzzi, de l'église de Santa-Croce à Florence.

On lira dans ce livre la description complète et l'appréciation enthousiaste et judicieuse de ces grandes œuvres, à la suite d'une étude des origines de l'art de Giotto, recherchées dans l'art de l'Antiquité et du Moyen âge et dans le mouvement franciscain. Mlle Alice Meunier a su écrire ce récit de la vie de l'artiste et cette étude de la nouveauté de son art avec la force, la simplicité, la pure lumière qui émanent des admirables fresques d'Assise, de Padoue, de Florence, et des bas-reliefs du Campanile. Elle a su mettre d'accord sa pensée, son style, son respectueux commentaire, avec l'œuvre grandiose qu'elle admire et qu'elle a célébrée avec l'émotion d'une néophyte.

GUSTAVE GEFFROY.

GIOTTO

I

La peinture dans l'antiquité et au moyen âge. Le mouvement franciscain.

Il nous reste peu de chose de la peinture antique. Les couleurs résistent encore plus mal que les marbres aux attaques des éléments. Leur conservatrice, c'est la terre, et nous n'en avons que ce que les fouilles de nos archéologues lui ont fait rendre.

De la peinture grecque, nous ne savons que des noms, des légendes. De la peinture romaine décorative, nous possédons de bons spécimens, peut-être dus à des Grecs, car ils travaillaient volontiers pour leurs vainqueurs, et le Romain de pure race n'était pas apte aux arts. On cite, à Pompéi, la maison des Vetii; à Rome, la maison de Livie, la maison d'Or de Néron, etc. Encadrements de lignes capricieuses, mais toujours revenant à la symétrie, où la figure humaine s'achève en rami-

III

Giotto à Rome. — Boniface VIII et le Jubilé. La Navicella. — Dante et Giotto.

Les peintures d'Assise valurent à Giotto une magnifique renommée. Boniface VIII, qui appelait à Rome quantité d'artistes, qui faisait décorer Saint-Pierre encore église constantinienne, voulut l'avoir à sa cour. Giotto reçut aussitôt du cardinal Gaëtano Stefaneschi, neveu du pape, la commande de fresques pour la tribune de Saint-Pierre. Vasari parle d'un ange de sept brasses de haut au-dessus des orgues. Ces peintures furent détruites quand, sous Nicolas V, on entreprit la reconstruction de la basilique.

Giotto peignit ensuite au maître-autel cinq scènes de la vie du Christ. Il en reste des parties à la sacristie des Bénéficiaires de Saint-Pierre : dans l'une d'elles, saint Georges présente à saint Pierre le cardinal Stefaneschi. Les fresques de la Tribune furent payées 500 florins, le retable, 800.

Le cardinal Stefaneschi, appelé aussi cardinal de

Saint-Georges, aurait commandé pour l'église dédiée à son patron, Saint Georges au Vélabre, le Christ, sur le Globe, bénissant, avec la Vierge, saint Pierre, saint Georges et saint Sébastien, fresque dans laquelle Francis Wey, l'auteur du délicieux livre sur *Rome* (1) reconnaît la main de Giotto, mais que M. André Michel (2) attribue plutôt à Cavallini.

Un mémoire, conservé aux archives du Vatican, mentionne en 1298 la commande de la *Navicella*, qui fut payée 2.200 florins. Giotto, auteur d'une chanson contre la Pauvreté, s'enrichissait. La Navicella ou Barque de saint Pierre, son seul ouvrage en mosaïque, fut exécutée sur la façade de la basilique. Dans la reconstruction et dans les remaniements de l'église, elle fut déplacée plusieurs fois et si souvent restaurée qu'il ne reste plus grand'chose de l'œuvre de Giotto. Elle est maintenant sous le péristyle, place peu favorable, très haut et sans recul pour la voir. Elle représente une barque à large voilure ballottée par la tempête. Cependant, quand Giotto y travaillait, cette Navicella symbolique voguait dans toute sa gloire sur une mer à peu près calme, sans prendre garde aux nuages amoncelés à l'horizon. Boniface VIII était l'arbitre du monde chrétien. Il était pris pour juge par la France, l'Angleterre, l'Écosse, Naples, l'Aragon, les empereurs Adolphe

(1) Francis Wey. — *Rome*, 1 vol. in-4°. Paris, 1880.
(2) *Histoire de l'Art*. Paris, 1905.

Photo Alinari.

FLAGELLATION
Fragment
(Padoue. Église de l'Arena).

de Nassau et Albert d'Autriche ; il attirait près de lui artistes et poètes, faisait embellir la Ville. Aussi, voulut-il fermer le siècle par des fêtes dignes de sa puissance, et pour y attirer la foule des grands et des peuples, accorda remise entière de leurs péchés à tous ceux qui viendraient prier sur les tombes des Saints Apôtres pendant ce premier Jubilé, réminiscence peut-être des Jeux séculaires de la vieille Rome païenne qui clôturait ainsi le siècle.

Le Jubilé fut ordonné par une bulle du 22 février 1300 ; Boniface fit restaurer Saint-Jean-de-Latran par Cassetta, à qui il commanda pour les cérémonies une loggia avec un dais soutenu par quatre colonnes, que maître Giotto fut chargé de décorer. Il y peignit Boniface VIII donnant sa bénédiction, entouré de toute sa cour. Il n'en subsiste que la partie centrale : entre deux ecclésiastiques, le pape, la tiare sur la tête un peu penchée de côté, la main levée dans le geste qui bénit. Ce fragment, infiniment précieux, puisqu'il illustre un des plus grands événements du XIIIe siècle, est maintenant encastré dans un pilier de droite de Saint-Jean-de-Latran.

La foule du Jubilé fut prodigieuse. Dante, qui y fait allusion, se trouvait à Rome, avec son ami, l'historien Giovanni Villani.

Le poète, encore guelfe, venait-il apporter ses hommages à Boniface, pour qui, dans la *Divine Comédie*,

il ne trouve pas d'injures trop fortes et à qui il fait prédire l'enfer par Nicolas III, plongé dans la fosse des Simoniaques, au huitième cercle de l'Enfer (1) ? Mais sa haine pour le pontife avare, qui n'a épousé « l'auguste Dame » (l'Église), que pour son or, n'empêche pas le croyant de s'indigner des traitements sacrilèges qu'il eut à souffrir de Nogaret et de Sciarra Colonna, à la solde du roi de France : « Je vois les fleurs de lys entrer dans Anagni et dans la personne de son vicaire, le Christ prisonnier. Je le vois une autre fois livré à la dérision ; je vois renouveler le fiel et le vinaigre ; entre deux larrons vivants, je le vois mourir... (2) »

Ce fut probablement à Rome que commença l'amitié du peintre et du poète, amitié qui ne fut rompue que par la mort, amitié sereine au milieu des troubles, des déchirements politiques, de Giotto, peintre des Guelfes, pour Dante qui les renie et qui se fait Gibelin, pour Dante banni, qu'il visite, accompagne et réconforte dans l'exil.

Il retourna à Florence avec le poète qui venait d'être nommé l'un des Prieurs de la République.

Florence toujours violente est, lorsque commence le XIVe siècle, dans un paroxysme de division et de guerre. « Le grand massacre et carnage qui fit devenir l'Arbia

(1) *Enfer*. Chant XIX.
(2) *Purgatoire*. Chant XX.

toute rouge », c'est la défaite de Florence guelfe par Sienne gibeline. Mais Florence se déchire elle-même : « Ah ! Italie esclave, hôtellerie de douleur, navire sans nocher dans une grande tempête !... Les vivants ne peuvent être sans guerre, et ceux-là même qu'une même muraille et qu'un même fossé renferment se rongent les uns les autres (1). »

Les Siennois ont pillé, détruit, rasé les palais. Mais leur triomphe est de peu de durée, Florence refleurit : les architectes, les sculpteurs, les peintres recommencent leur travail. Quelques historiens veulent qu'à cette époque Giotto ait eu à décorer la chapelle du Podestat des fresques découvertes en 1840, que nous voyons en si piteux état et qui tirent leur intérêt du portrait miraculeusement conservé, ou plutôt repeint et repeint de Dante Alighieri, son premier portrait, exécuté de son vivant. Cependant, il est peu vraisemblable qu'au moment du bannissement du poète, au moment où son cousin Corso Donati, assailli dans sa maison à Florence était obligé de s'enfuir, pour aller misérablement périr à San Salvi, que Giotto ait pu mettre leurs portraits dans la chapelle du Podestat, sous les yeux de leurs plus acharnés ennemis.

C'est à cette époque qu'il peignit, d'après Vasari, un tableau pour l'église Saint-François, à Pise : *Saint*

(1) *Purgatoire*, Chant VI.

François recevant les stigmates « sur l'horrible rocher de la Vernia ». On le transporta plus tard à l'église Saint-Nicolas, où il resta jusqu'à ce que les armées de Napoléon l'emportassent à Paris, où il est resté, au Louvre, et où il est le seul représentant du vieux Maître. Il porte sur le cadre : *opus Joctis florentini.*

Clément V, en 1305, transféra le Saint-Siège à Avignon. Vasari raconte que Giotto y fut appelé, mais il mélange dates et noms de papes. On en a conclu que notre peintre ne serait pas allé à Avignon. On cite cependant des œuvres qui ont marqué son passage : dans le palais des Papes, une histoire des Martyrs ; un portrait de Louis le Jeune, évêque de Toulouse, bien précieux, s'il est authentique. Villani, son contemporain, dit formellement que Dante a été à Paris et Balzac a fait de ce séjour une émouvante nouvelle : *Les Proscrits.* Et Dante parle de la rue du Fouarre comme d'un lieu qu'il connaît bien (1). Pourquoi Giotto, son fidèle compagnon, n'aurait-il pas vu aussi le quartier des docteurs et des étudiants ? On suit les deux voyageurs à Notre-Dame, à Saint-Séverin, on les voit appuyés contre une colonne, on pose sa main où ils ont posé la leur.

Où Dante passe dans son exil, passe aussi Giotto. Le poète trouve un refuge près de Messer Cane della Scala, à Vérone, et Vasari nous raconte que le peintre

(1) *Paradis.* Chant X.

fit pour ce seigneur plusieurs tableaux et en particulier son portrait. En 1306, Dante était à Padoue. Une plaque posée sur la maison nº 9 de la rue Saint-François le constate en ces termes :

FACTIONS ET VENGEANCES
ICI TRAINÈRENT
DANTE 1306
DE L'AFFECTION DE GIOTTO
IL EUT SON EXIL MOINS DUR

TABLE DES CHAPITRES

Pages

PRÉFACE 13

I. — La peinture dans l'antiquité et au moyen âge. Le mouvement franciscain 19

II. — Giotto et Cimabue. — Assise 33

III. — Giotto à Rome. — Boniface VIII et le Jubilé. — La Navicella. — Dante et Giotto 75

IV. — Padoue. — Les fresques de l'Arena. — Les bons mots de Giotto 85

V. — Florence, — Les fresques de Santa Croce. — Le palais du Podestat. — Le Campanile. — Mort de Giotto 101

BIBLIOGRAPHIE 131

TABLE DES ILLUSTRATIONS 135

IMP. ORLÉANAISE, 68, RUE ROYALE, ORLÉANS (FRANCE)

ΤΕΛΛ